

Jean Dallaire à Vence

Jules Léger

Volume 25, numéro 102, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54546ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léger, J. (1981). Jean Dallaire à Vence. *Vie des arts*, 25(102), 42–44.

JULES LÉGER

JEAN DALLAIRE A VENCE

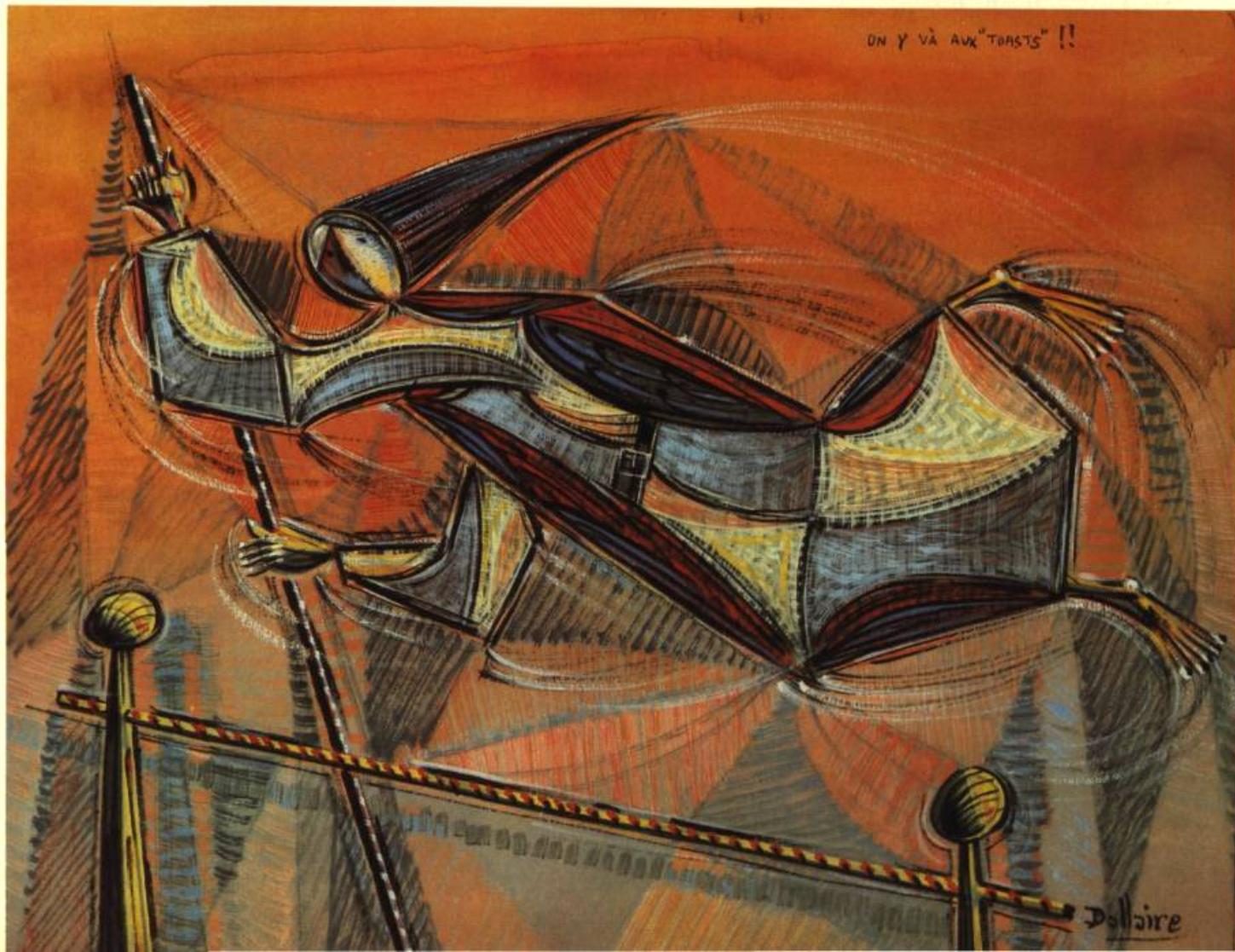
L'automne dernier, Jules Léger nous avait confié un texte sur Dallaire.

Au moment de sa disparition, on a fait de toute part l'éloge des grandes qualités morales et intellectuelles que Jules Léger a mises au service de l'État avant de devenir le digne représentant de la Reine au Canada. Nous tenons, de notre côté, à souligner le vif intérêt qu'il portait à l'art, à la musique et aux arts plastiques en particulier, et le désir intense qu'il avait de les voir rayonner.

Nous remercions vivement Madame Gabrielle Léger de nous avoir fourni la documentation photographique nécessaire à l'illustration de l'article de son mari.

1. Jean DALLAIRE
On y va aux "toasts" !!
(Phot. Michael Neill)

2. *Abstraction !!*, 1964.
(Phot. Michael Neill)



3. Jean Dallaire à Vence.
(Phot. P. Eggermont)



Ce n'est pas drôle d'être artiste.
(JEAN DALLAIRE)

Dans notre jeunesse, la région d'Ottawa-Hull n'était pas un centre mondial de culture. Il y avait cependant deux peintres qui ont depuis fait leur marque: Henri Masson et Jean Dallaire.

Henri Masson est né en Belgique et, installé à Hull, y a pris racine. Je me souviens que c'est de lui que j'ai acheté, en 1939, mes premiers tableaux peints par un artiste canadien, trois scènes régionales: *Les Foins*, *La Coupe de la glace* et le troisième, trois petits moines se promenant dans la neige, la soutane au vent. Depuis, Masson a fait son chemin. Dallaire, lui, est né à Hull, en 1916, et je l'ai connu à la fin de sa vie, lorsqu'il était installé à Vence, en Provence.

C'est au monastère des Dominicains d'Ottawa que, sans le savoir, j'ai vu mes premiers Dallaires. En effet, Dallaire a travaillé au monastère pendant des mois, faisant surtout des scènes de la vie monastique. Plusieurs de ses tableaux, à l'époque, ornaient les salles de réception du couvent. Ils existent toujours, et on trouve parmi eux un Christ dans la manière de Grünewald qui est saisissant. Dallaire faisait cette peinture sulpicienne en bon écolier, mais parfois sa fantaisie reprenait le dessus. Ainsi, un jour, a-t-il décidé de faire un tableau représentant saint Pierre et saint Paul buvant un verre de bière dans une taverne de Hull, tableau qui est disparu entre temps.

Dallaire donc habitait Hull, et sa famille était pauvre à un point tel qu'il manquait souvent de toiles et de couleurs. Déjà nomade, il lui arrivait quelquefois de quitter le logis. Le Père Georges-Henri Lévesque, qui habitait alors le monastère des Dominicains, vit un jour une exposition de ses portraits, qui le frappa. Il réussit à convaincre le Provincial, le Père Pie-Marie Gaudreault, de donner l'hospitalité à l'artiste au monastère même, c'est-à-dire de le loger, de le nourrir et de lui fournir quelques toiles et des couleurs. Le peintre accepta et passa plusieurs mois chez eux. De temps en temps, le côté nomade reprenait le dessus, et l'artiste s'échappait du couvent. Un policier le trouva même, un jour, dans la rue et, Dallaire lui ayant donné l'adresse du monastère, l'agent le ramena à son père qui l'attendait.

Outre les scènes religieuses que Dallaire a peintes pendant sa jeunesse pour les Dominicains d'Ottawa et d'ailleurs, il a fait beaucoup de portraits. Il avait la main ferme, et, cet art, il l'a pratiqué jusqu'à la fin de sa vie. Pour l'aider à vivre, certaines

familles d'Ottawa et de Hull lui commandaient des portraits, surtout des portraits d'enfants, que l'on voit à l'occasion.

Dallaire avait vingt-deux ans quand, nanti d'une bourse d'études, il arriva avec sa femme, à Paris. Son métier était déjà en partie formé: il avait le crayon facile et une palette déjà très riche, mais sa personnalité était cependant encore floue. Sur place, le Dr Paul Dumas présenta Dallaire à Alfred Pellan; selon Dumas, cette rencontre a eu sur l'artiste un effet considérable. Surpris par la guerre, Dallaire fut mis en prison à Saint-Denis, près de Paris, comme interné civil. J'ai souvent essayé de parler avec lui de sa captivité, mais sans succès. Je crois qu'il n'a pas beaucoup souffert physiquement, mais sûrement moralement, au point que l'homme qui a retrouvé sa liberté à la fin de la guerre, était marqué pour la vie, sans haine spéciale pour les Allemands, mais rempli d'amertume envers l'ordre des choses. Cette amertume le suivra jusqu'à sa mort.

Après la guerre, il a fréquenté quelques maîtres de la peinture française. On cite les noms de Jean Lurçat, d'André Lhote, et de Jean Miro. Ces maîtres ont eu quelque influence sur lui mais son génie propre était tel qu'on peut dire qu'elle a été minime; Dallaire ne fait partie ni de l'école française ni de l'école canadienne.

Si on demandait à Jacques Prévert d'écrire un quatrain sur Dallaire, il dirait à peu près ceci:

2 ou 3 gallinacés qui viennent de la basse-cour de Lurçat
2 ou 3 seins cueillis dans les jardins de Dali
2 ou 3 croissants qui viennent du ciel de Chagall
2 ou 3 zéros qui viennent des tableaux de Miró.

Dallaire est arrivé à Vence en 1958, un peu essouffé par la vie. Il y est mort à la tâche, en 1965. Sauf pour quelques échappées vers le petit village de Péone, tout près, il n'a pas bougé de Vence.

Il habitait chez une veuve, Madame Marty, mère de deux enfants et infirmière de profession, logeant au troisième étage où il avait sa chambre et un atelier encombré de toiles, de valises et de quelques rares bouquins; il y avait aussi un placard où pendaient un complet, un manteau d'hiver et, tout au fond, une paire de souliers qu'il portait rarement. Le soleil éclairait son studio, le matin surtout. Dallaire peignait donc tôt le matin, jusque vers les dix ou onze heures. Il partait ensuite prendre son petit déjeuner à son café préféré sur la place qui, à l'époque, était un endroit tranquille, couvert de platanes, et où les gens de Vence jouaient à la pétanque. Cette place est maintenant devenue un parking, et les arbres ont disparu.

Vence est depuis longtemps un endroit de rencontre pour les peintres. Cézanne y a séjourné pendant plusieurs saisons; plus près de nous, Chagall l'habitait en 1960, et Dallaire l'a peut-être connu là. C'est là aussi que se trouve la chapelle du Rosaire de Matisse. Tout près, à Saint-Paul de Vence, il y a maintenant la Galerie Maeght où Jean-Paul Riopelle expose ses œuvres. A l'époque, Vence était une petite ville qui se chauffait au soleil, sauf pendant les mois d'été où les touristes changeaient son caractère.

J'ai fait plusieurs visites chez Dallaire, à Vence. Deux ou trois fois par année, je passais le voir. Chacune de ces visites se déroulait selon le même scénario. Nous passions d'abord chez le confiseur local pour acheter des bonbons pour les enfants Marty; Dallaire nous amenait ensuite à la mairie, car il voulait que le maire sache qu'il connaissait l'ambassadeur du Canada; plus tard, nous déjeunions avec lui au restaurant, pour ensuite passer à son studio. Il nous montrait ses œuvres en cours, d'habitude deux ou trois tableaux qu'il peignait simultanément, et des dessins et des gouaches qu'il rapportait souvent de Péone. Au cours d'une de mes visites, vers la fin de sa vie, il m'a dit, en me présentant une liasse de papiers quadrillés: «Comme vous êtes intéressé à mon travail, je veux vous donner ceci.» C'était au moins cent dessins et esquisses des œuvres qu'il avait dans la tête. Je refusai en disant que ces projets de tableaux étaient précieux pour lui. Après sa mort, j'ai trouvé, dans une galerie de Vence, quelques dessins de cette série qu'il avait signés.

4. *La Cane pondeuse.*
(Phot. Michael Neill)

5. *The Baker and the Horse.*
Dessin à l'encre.

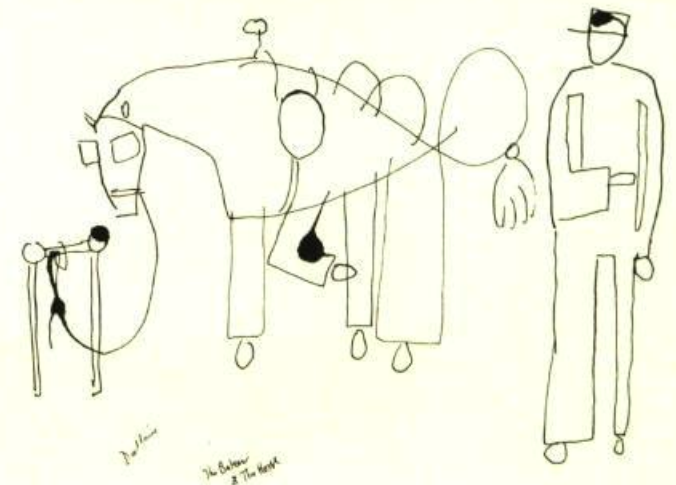
Toujours au cours de ces visites, si, par hasard, nous manifestions l'intention d'acheter un tableau, il y avait la cérémonie de la signature. Dallaire n'aimait pas signer un tableau dont il n'était pas pleinement satisfait. Il voulait toujours le changer. Avant de le quitter, nous avions l'habitude de laisser une boîte contenant du sirop d'érable, des lainages, parce qu'il était frileux, et des jouets pour les enfants.

A Vence, Dallaire a travaillé sur quelques toiles qu'il envoyait surtout à une galerie de Montréal. Ces toiles sont maintenant dans des musées ou dans des collections particulières. Sans m'arrêter à ces toiles, je me contenterai de souligner le travail qu'il faisait pour se tenir en forme: des dessins à la douzaine, sans bavures, très précis, auxquels il travaillait comme un écolier; des paysages sous-marins, très mystérieux, lancinants même, qui expliquent, je crois, son rêve intérieur et qui, en plus doux, rappellent Bosch; enfin, parmi les dernières toiles qu'il a signées, quelques abstractions où on retrouve la main du maître, sans cependant son inspiration enfantine, qui a disparu. Toute la production de ses dernières années manque de soleil. Phénomène curieux, Dallaire, au Canada, avait une palette plus lumineuse, alors que sa production de Vence est plus terne, preuve que l'on porte son soleil en soi-même.

Le Dallaire que j'ai connu à Vence a connu le froid, la faim et, surtout, une soif terrible. Beaucoup d'artistes, surtout en France, ont aussi souffert de ces maux. L'artiste canadien est-il bien servi par les siens? En 1959-1960, Dallaire a reçu du Conseil des Arts, une bourse de \$4500. Dans les lettres qu'il m'écrivait, il parlait souvent de ses difficultés financières: «... Viendrez-vous sur la côte, ce printemps? Je vous montrerai ce que j'ai et vous pourriez choisir. Mes difficultés matérielles m'obligent à faire appel à mes bons amis pour un coup de main, mon contrat étant insuffisant car je partage avec ma famille et mes gosses...» et «... Je profite de l'occasion pour vous demander si le Conseil des Arts du Canada me ferait l'honneur de me payer mon rapatriement, mon billet de retour, car je crains fort de ne pouvoir rester ici plus longtemps, étant donné que mes fils me réclament sans cesse. Je vous en serai des plus reconnaissant. Tout va donc à être à recommencer encore une fois, et soyez assuré que la situation va devenir tragique pour moi — quoi faire au Canada, il me faudra un (?) Où le trouver? Ce n'est pas à l'ONF que je le trouverai, certes pas. Comme vous voyez, ce n'est pas drôle d'être artiste! Écrivez-moi, alors. Je serai des plus heureux de vous lire. Mes amitiés, Dallaire . . .»

Pour ma part, je souhaiterais que le secteur privé ou les gouvernements donnent un montant considérable, peut-être \$50.000, à un artiste en plein vol, comme le fait déjà la Brasserie Molson et la Banque Royale. Cette somme donnerait aux artistes canadiens et à leur famille une aide qui manque souvent aux créateurs. Je parle de peinture, mais le même commentaire s'applique à tous les autres arts.

Le cas de Dallaire à Vence nous rappelle que plusieurs peintres canadiens ont fait des séjours prolongés en France. De mon temps, je pense naturellement à Riopelle mais aussi, avant lui, à Borduas et, maintenant à Leduc et à Marcelle Ferron. Cet exode doit nous inquiéter. Naturellement, la question de l'exil pour les artistes est dépassée. La mobilité est maintenant une chose acquise. Mais l'inquiétude demeure. Les causes sont nombreuses qui poussent les artistes à vivre à l'étranger, surtout en France pour les Québécois. Le temps des maîtres est dépassé, je crois, et on y cherche plutôt des compagnons de travail et un climat artistique où l'on soit plus à l'aise. Une société qui n'est pas capable de retenir les artistes sur son sol manque de maturité. A Vence, Dallaire était chez lui. Il était connu de tout le monde comme le *peintre canadien*. Les gens parlaient avec lui du beau temps; on l'accompagnait au café, et, le soir, on voyait à ce qu'il rentre à la maison. Ainsi, il était protégé par les villageois.



Il exposait parfois dans les galeries locales, la Galerie des Mages et celle de l'Arc-en-ciel. Les Canadiens de passage lui rendaient visite. Je pense surtout à deux amis qui l'ont aidé plus que les autres: M. Eugène Bussières, alors consul général à Marseille, qui s'occupait de la bourse que Dallaire avait reçue du gouvernement fédéral et lui témoignait beaucoup de fidélité et d'amitié; Lionel Roy, à l'époque représentant du Canada à l'Unesco, à Paris, qui avait une belle collection de Dallaires, maintenant dispersée.

Tous les créateurs, surtout les peintres, sont mal à l'aise dans le quotidien; à cause des rêves qui les habitent, ils ont du mal à se plier à la réalité. Je me souviens des colères d'enfant que Dallaire faisait contre les fonctionnaires qui l'obligeaient à assurer ses tableaux, contre les maisons d'expédition qui s'occupaient d'envoyer ses toiles au Canada, et, souvent, contre les marchands de tableaux de Montréal.

Dallaire cherchait l'ami plus que le client. Pour le comprendre, il fallait passer par son cœur, et, comme il était timide de nature, le chemin était parfois long. Les artistes sont souvent plus attachés à la considération qu'à l'argent. Je me souviens de la fierté de Dallaire en m'annonçant que le maire de Péone l'avait fait citoyen d'honneur du village. Il y a toujours à la mairie de Péone un tableau que Dallaire avait donné à la municipalité. Dans le même ordre d'idée, je verrais d'un bon œil que la municipalité de Hull donne à une rue le nom de Jean Dallaire.

La constance dans l'effort est chez lui un fait à retenir. Il est mort en peignant. Un mot de Matisse me vient à l'esprit en pensant à lui: «Les dons sont plus forts que nous.» Je crois que c'était le cas de Dallaire. Il était sûr de sa vocation de peintre et il l'a suivie toute sa vie malgré les épreuves nombreuses qui l'ont frappé.